

# **« LE GRAND METIER 46°N / 52°W »**

**Texte, montage, adaptation, mise en scène :**

**Michel VIVIER**

Correspondance : [presqu@orange.fr](mailto:presqu@orange.fr)

**Demander les droits à la SACD avant de monter la pièce.**

## **En voix OFF**

- Mousse : il est donc marin, ton père ?...

- Pêcheur. Perdu depuis longtemps.

En découchant d'avec ma mère,

il a couché dans les brisants...

Maman lui garde au cimetière

Une tombe - et rien dedans -

C'est moi son mari sur la terre,

pour gagner du pain aux enfants.

Deux petits...

- Alors, sur la plage,

rien n'est revenu du naufrage ?

- Son garde-pipe et son sabot...

La mère pleure, le dimanche,

Pour repos... Moi, j'ai ma revanche,

Quand je serai grand - matelot !!!-

### **+ CHANSON 1 (Faut avoir du courage)**

L'hiver, pendant la morte saison,

On voit se promener sur le quai les patrons.

Ils nous demandent " veux-tu que je t'engage,

Pour ton travail, tu auras de bons gages,

Tu gagneras beaucoup d'pognon

Si nous avons la chance de pêcher du poisson ".

Le jour du départ arrivé,

On voit les matelots arriver sur le quai  
Les adieux, il faut les faire bien vite  
Le capitaine, il fait l'appel de suite  
Vous répondez à votre nom  
Allons dépêchons, embarquons les garçons

Arrivés au milieu des j'tées  
Le capitaine nous dit : va falloir saluer !  
Il nous envoie le drapeau tricolore  
Et par trois fois les Couleurs on arbore  
C'est la chapelle que nous saluons  
Pour revenir en bonne santé à la maison

## **SCENE 1**

VICTOR -Alors comme ça, tu veux devenir « péqueu d'morue » !

ANTOINE – Terre-Neuva, oui

VICTOR – Très bien.... Au fait, comment tu t'appelles ?

ANTOINE – Antoine Bocher !

VICTOR – Ici, ce sera « castor », comme tous les nouveaux mousses. Et tâche de marcher droit, sans ça, t'auras affaire à moi !

VICTOR – Parce qu'à bord de la Minerve, il faudra pas être feignant, faudra pas songer au repos, hein ? T'es résistant à l'ouvrage ? T'as pas l'air très costaud !...

ANTOINE - Je suis pas feignant...

VICTOR –De toutes façons, avec nous, celui qu'embarque feignant, il redébarque courageux !!! Il a pas le choix !... T'es vraiment sûr de vouloir embarquer ? Aller sur les grands bancs, c'est pas un métier facile... parfois on paie cher l'argent qu'on gagne !...

RENAUD – Le Grand Métier qu'ils appellent ça !!!

ANTOINE – Monsieur Cadiou, l'armateur, il a déjà donné 300 francs à ma mère, alors...

VICTOR – Tu crois peut-être que tu pars en croisière ??? hein ?

ANTOINE – Ben non...

VICTOR – Quand tu va partir sur les doris, dans la brume épaisse, avec la mer et l'horizon qui se confondent..

RENAUD – Les doigts gourds de froid et les mains crevées d'engelures !

VICTOR – Les panaris, les phlegmons...

RENAUD – Et puis parfois, des heures pour retrouver le bateau, les oreilles toutes grandes ouvertes pour entendre la corne de brume...

VICTOR - L'angoisse qui te déchire les tripes...

RENAUD - Et le coup de canon qui ne vient pas !

VICTOR –J'en connais un, sur la « Brévillaise », il a mis trente-six heures pour retrouver son bateau !...

RENAUD – Ouais.. Et encore, coup de chance, il l'a retrouvé ! Et quand tu réussi à revenir avec ton doris et que t'as embarqué le poisson, tu crois que tu vas pouvoir te reposer un peu ?

VICTOR – Mais c'est là que le travail commence !!!! Parce que la morue, eh ben il faut la préparer, il faut l'ébréguer

RENAUD - la dépouiller de ses entrailles

VICTOR - il faut la décoller

RENAUD - lui couper la tête

VICTOR - il faut la trancher

RENAUD - lui enlever la colonne vertébrale

VICTOR - l'énocter

RENAUD - lui vider ses deux poches de sang

VICTOR - Enocter les morues, ça, ce sera l'essentiel de ton boulot !!! En plus du reste....

ANTOINE - Mon père m'a déjà expliqué ce que c'est...

VICTOR - C'est bien... Et puis quand elle est vidée, la morue, il faut la laver, il faut l'empiler, il faut la saler. Les lignes il faut les boëter

ANTOINE - les amorcer qu'ça veut dire !

VICTOR - C'est difficile de se faire une idée du travail que représente ce boëtage des lignes.

RENAUD - Sa battre pendant sept ou huit heures contre un tas de lignes brouillées,

VICTOR - un inextricable fagot de cordes, hérissées d'hameçons semblables à des ronces et à des épines d'acier, qu'il faut démêler,

RENAUD - dénouer,

VICTOR - réparer et boëtter.

RENAUD - Et tout ce boulot se fait à moitié plié en deux, faut l'savoir !!

VICTOR - Pendant ces longues heures il va falloir te redresser de temps en temps, placer tes mains sur les hanches et lancer le torse en arrière pour soulager tes reins endoloris.

RENAUD - Et, de temps en temps, alors que la bise souffle tant et plus ou que tombent les bruines glaciales, la neige même...

VICTOR - Que le poisson gèle au fur et à mesure qu'il arrive sur le pont...

RENAUD - Eh ben, de temps en temps, tu t'arrêteras cinq minutes pour souffler dans tes mains engourdis...

VICTOR - gercées, crevassées...

RENAUD - grignotées par la chair salée ou déchirées par les écailles tranchantes des bulots ou pour frotter tes poignets dévorés par les démangeaisons des "petits choux" des Bancs

VICTOR - c'est des excroissances qui seraient, paraît-il, d'origine microbienne !!! (vieux)

RENAUD - Et, les lignes boëttées, il faut aller, le soir, à la nuit tombante, les poser, les larguer à deux ou trois milles au large du bateau. Avec le doris. Et faut ramer, mon gars, ramer...

VICTOR - T'en finis pas de ramer ! il n'y a pas d'heure pour le repos. Y'a rien qui tient devant ces deux faits : le banc de morues passe, le poisson donne : il faut le saisir.

RENAUD - Le travail n'est même pas limité par les forces humaines, mais seulement et uniquement par l'impossibilité de travailler. Sur les Bancs l'ordinaire du travail c'est dix-huit heures d'affilée, au moins...

VICTOR - Faut assurer le "quart" à tour de rôle !

RENAUD - Et à l'époque du boëttage à l'encornet, il n'est pas rare que vous soyez appelés sur le pont par "l'homme de quart" au cri de "Pique" trois ou quatre fois par nuit pour pêcher la boëtte.

VICTOR - Au Groënland, le soleil est cruel, petit...

RENAUD - En luisant pendant vingt-deux heures, il condamne le marin à un travail forcé de vingt-deux heures !

VICTOR - Eh oui ! C'est ça, la dure vie du mousse Terre-Neuva !... Alors ??????.... Tu veux toujours y aller ?

*Un temps...*

ANTOINE - Plus que jamais !!!

VICTOR - Alors t'es bon pour embrasser la morue !!

ANTOINE - Embrasser la morue ? Quelle morue ???

VICTOR - Ben, pas celle de la rue de la Soif !...

RENAUD - C'est la coutume ! La première morue qu'on pêche, faut que le mousse l'embrasse, ça porte bonheur pour toute la campagne !

VICTOR - Si tu l'embrasses pas et que la pêche est pas bonne, ce sera de ta faute, mon gars !!!!

ANTOINE - (*part en ronchonnant...*) - Pffff... Ils ont de ces idées ! Embrasser la morue ! Tu parles.....

Faut avoir du courage / 2

Passant le travers de Grinval  
le Cap'taine dit "j'approche de mon pays natal"  
Sur le rivage, mouchoirs et gens s'agitent  
Ils se dépêchent car on passe bien vite  
on disparaît à l'horizon  
et c'est coeur bien gros qu'ils rentrent à la maison

Quand on part au mois d'février  
On ne peut jamais faire une bonne traversée  
Dans l'océan on attrape de la brise  
Près de Terre-Neuve, on voit les grandes banquises  
On veut traverser les glaçons  
Mais on se trouve cerné dans une sale position

En arrivant sur les grands bancs  
Le bateau est gelé de l'arrière à l'avant  
Faut' de beau temps, que tout cela dégèle,  
Les matelots, à la pioche, à la pelle,  
Essaïent de déblayer le pont  
chacun de son côté sous les yeux du Second

Celui qui a fait la chanson,  
C'est l'oncle à Ti-Jean, un cap'tain du grand banc  
Et des campagnes, il en a beaucoup faites  
Avec des joies, aussi avec des peines  
Et quand il rentre à la maison  
Il peut enfin revoir sa femme et ses garçons

## SCENE 2

L'AMIRAL

**Dans le bistro du port On y parle d'amour De pêche et de partance D'espoirs et de retours Et l'on y fait bombance**

**Dans le bistro du port Il est entré un jour Pour une heure en escale Au froid, les membres gourds Se réchauffent dans la salle**

Le 7 mars 1874, à 8h00 du matin, La Minerve, un trois-mâts de 400 tonneaux, deux mille cinq cent mètres carrés de toile et 48 hommes d'équipage, débouquait du port de Granville et faisait route vers Terre-Neuve...

Sur les quais, des familles entières étaient agglutinées pour venir saluer une dernière fois les maris, les pères, frères ou cousins qui partaient pour sept ou huit mois pêcher la morue vers les fameux « grands bancs » au large de l'Amérique du Nord...

Moi, Victor Lecourt, de Coudeville-sur-mer, j'étais de ceux-là !!! Ç' était ma troisième campagne...

A peine sortis du port, le capitaine fit l'appel : un homme manquait à bord: un certain Jacques-Marie Lediscors, novice, sans doute attardé dans quelque café du port ou bien un récalcitrant que les gendarmes n'avaient pas réussi à trouver.

Enfin , toujours est- il qu'un homme en moins, c'était pas bien grave, beaucoup moins que quelques uns en surnombre !

Ce jour là, la brise nous était favorable et la Minerve filait bon train, si on peut dire, 10 à 12 nœuds, vent tribord arrière.

Bientôt, les terres du vieux pays disparurent au lointain et la vie à bord commençait à s'organiser, quand tout à coup le second vint à remonter sur le pont accompagnés de sept gamins dénichés à bord, embarqués clandestinement !

Faut dire qu'à cette époque c'était chose courante : des gamins de douze à quinze ans, quand il n'y avait rien à manger chez eux, essayaient de se faire engager comme mousse, mais les places étant limitées, ceux qui avaient été refoulés se faufilaient en douce à bord des voiliers en partance, sachant très bien ce qui les attendait : des corrections terribles, un peu de nourriture et surtout un travail harassant et non payé !

Danicourt, le bosco (pour les terriens, le bosco, dans notre jargon, c'est le maître d'équipage...)

Danicourt se mit à rugir : « Nom de Dieu, qu'est-ce que c'est ? Des avortons ici ? Qu'est-ce que vous foutez-là ? Et combien... sept en plus !!! » et il se mit à hurler une bordée de jurons à faire frémir un amiral...

Alors, le plus grand, le plus décidé, déclina son nom le premier : Antoine Bocher, quinze ans. À l'entendre, c'était lui qu'il fallait punir plus que les autres, vu qu'il les avait entraînés à sa suite et qu'il était le plus âgé.

En effet, Jean-Marie Sigorel, treize ans, Guillaume Hervé, treize ans, François Béllée, quatorze ans, Louis Tanguy, Jean-Marie Lecourtois et Joseph-Marie Daruel, tous les trois douze ans. Ils expliquèrent tant bien que mal qu'ils étaient d'accord avec leurs parents, qui ne pouvaient plus les nourrir. Et ils n'avaient pas trouvé d'autre solution que d'embarquer à la barbe de l'équipage.

Mais, argument bien maigre car Renaud, le second, ne l'entendit pas comme ça et ordonna, sans état d'âme, d'aller chercher les garcettes, des fouets faits avec des tresses de vieux cordages ; croyez-moi, quelques coups bien placés suffisaient pour endolorir des corps pendant plusieurs jours.

Et d'ailleurs se fut le cas. Y'avait maldonne et les coups se mirent à pleuvoir. Heureusement que le capitaine, par un reste d'humanité sans doute, arrêta brusquement la punition et il leur fit immédiatement donner à boire et à manger. Le courage des gamins ne lui avait pas échappé ; c'est vrai qu'ils se retenaient de pleurer, mais malgré eux, ils geignaient en se tâtant les côtes et leurs yeux étaient remplis de larmes.

Et le soir venu, avant de dormir, ils pensaient à leur mère restée là-bas, au pays.

### **Chanson** *Le vie des matelots*

Ah, qu'elle est pitoyable la vie des matelot  
ils mangent gourganés ils ne boivent que de l'eau  
ils couche sur la dure, et les trois quart du temps,  
ils font tristes figures parc'qu'ils ont pas d'argent,  
**parc'qu'ils ont pas d'argent,**

Adieu cher camarade adieu faut se quitter,  
faut quitter la bamboche, à bord il faut rentrer  
en arrivant à bord, en montant la coupée  
à l'officier de quart il faudra se présenter.

On nous fait mettre en rang sur le gaillard avant;  
on nous fait mettre en ligne au pied du cabestan,  
un jeune quartier-maître la garcette à la main  
devant le premier maître nous astique les reins.

Dimanche et jours de fête on nous fait travailler  
pire que les bêtes de somme qui sont chez nos fermiers,  
un maudit second-maître nous dit "dépêchez-vous"  
les forçats de Cayenne sont plus heureux que nous.

Et Si je me marie et que j'ai des enfants,  
je leur casserai un membre avant qu'ils ne soient grands,  
je ferai mon possible pour leur gagner du pain  
le restant de ma vie pour qu'ils ne soient pas marins.

Et vous, jeunes fillettes qui avez des amants  
dans la de guerre, sur ces bagnes flottants,  
ne soyez pas cruelles, gardez bien votre coeur  
à ces marins modèles qui sont dans le malheur

Ma mère, ma pauvre mère, qu'a-t-on fait de ton fils  
Marin, c'est la misère, marin, c'est trop souffrir  
J'ai encore un p'tit frère qui dort dans son berceau  
Je t'en supplie ma mère n'en fait pas un mat'lot

### SCENE 3

L'AMIRAL

Depuis quinze jours, la Minerve voguait vers Terre-Neuve, sans incidents...  
On était partis de Granville le 7 mars et le capitaine comptait arriver sur les  
lieux de pêche vers le 7 avril, si les vents restaient favorables.

Ce jour, nous étions le 21 mars ; les heures passaient rapidement, chacun  
avait son travail minutieusement organisé. Les novices et les mousses  
s'occupaient des corvées : l'entretien du pont et des voiles, aider les  
charpentiers au bon fonctionnement des poulies et des treuils, ou encore  
forger des maillages de chaînes d'ancres. Le maître d'équipage surveillait  
tout ce p'tit monde mais surtout les gabiers, qui, agiles comme des singes,  
grimbaient dans la mâture pour inspecter l'état du gréement. Après chaque  
tempête, souvent tout était à refaire...

En tout cas, pour les sept gamins qui s'étaient embarqués sans rien dire,  
l'apprentissage était bien rude et parfois, Antoine Bocher, le plus vieux des  
sept, du haut de ses quinze ans, demeurait bien pensif en entendant les  
matelots chanter :

OFF

*Et vous aussi pères et mères de famille  
Vous qui avez des enfants au berceau  
Ne le mettez jamais dans la marine  
Car ce serait les conduire au tombeau*

L'AMIRAL

La rime était approximative, les notes approchantes, mais sur un voilier ,  
qu'importe, et tout le monde reprenait en chœur :

OFF

*Celui qui fit cette chanson  
C'est un nommé Yvon  
Un gabier d'artimon  
Dans les haubans par punition  
Pour avoir bu sans permission  
Toute ration qu'était dans le bidon.*

RENAUD

A cette époque, les règlements de la Marine du Commerce obligeaient les  
morutiers qui avaient plus de 40 hommes à bord d'avoir un chirurgien sur le  
bateau. La Minerve avait le sien, un dénommé Bonnet, de Coutances, pas un  
mauvais bougre, un bon gars qui s'entretenait avec les mousses, leur  
donnant de précieux conseils pour se maintenir en bonne santé et garder les  
grâces du capitaine et de l'équipage. Il veillait ainsi au moral des troupes,  
c'était dans ses attributions. Je me souviens même qu'il avait rédigé une  
espèce de liste de recommandations alimentaires ...

ANTOINE (lit)

*«Pour ce qui est des repas, on met à chaque plat six hommes et un mousse,  
ce dernier est considéré comme le domestique des matelots et il l'est, de  
fait. C'est lui qui a soin de bien laver la gamelle, tailler le pain pour la soupe,  
de mettre dans la chaudière le fin morceau de lard, qu'une brochette en bois,  
portant le numéro du plat, traverse d'outre en outre et à laquelle la viande  
reste solidement attachée à l'aide d'un fil à voile. Le mousse la plonge dans  
la chaudière du coq jusqu'à parfaite cuisson ou du moins jusqu'à l'heure de  
tremper la soupe. Les matelots à bord font trois repas, le matin, huit heures  
– ils déjeunent de pain et beurre et ont pour boisson un verre et demi de  
cidre. A midi, ils mangent de la soupe et de la viande fraîche, depuis le  
départ jusqu'au moment où il n'y en a plus de suspendue à l'étal – 250  
grammes par homme – le pain est à discrétion, avec grande  
recommandation de n'en rien perdre.*

*Le pain et l'eau ne se refusent pas aux matelots à moins que, contrarié par le  
temps, le capitaine ne juge convenable de les distribuer aussi par rations. Ce*

*soin est de la compétence du maître cambusier.*

*Les plats sont disposés selon les grades, ainsi les maîtres mangent ensemble, ils ont un demi-verre de plus que les autres et certaines bonifications particulières.*

*Quand il n'y a plus de viande fraîche, il est distribué chaque jour 192 grammes de lard par homme et autant de pommes de terre.*

*Le repas du soir se compose d'une soupe et des débris du dîner.»*

RENAUD

Le vendredi, évidemment, on faisait maigre : avec les choses de la religion, fallait pas badiner. Tous les matins à huit heures, la cloche sonnait pour le changement de quart, mais aussi pour la prière du matin !

C'était pas rien pour les mousses, de voir leurs seigneurs et maîtres se faire serviteurs devant Dieu :

*Répandez, Seigneur, vos bénédictions sur mes parents, mes amis et mes ennemis. Protégez tous ceux que vous m'avez donné pour maître, tant spirituels que temporels. Secourez les pauvres, les affligés, les voyageurs sur route ou sur mer, les prisonniers, les malades et les agonisants..*

*Que le bon Dieu sauve le navire, le capitaine et l'équipage et nous donne bon voyage..*

*Dixit dominus et Domino méo.....*

### **Chanson « la pêche à la morue »**

Mes amis nous faut chanter  
La pêche à la morue  
Mais pour faire ce métier-là  
Il ne faut point être las  
Il faut être hardi  
Vivre sans soucis  
Avoir du courage  
Pour faire ce voyage.  
Quand nous partons du pays  
On met à la voile  
On va de jour et de nuit  
A force de toile  
Puis on se conforme au temps  
Du bon ou du mauvais vent  
Toujours bien joyeux  
Qui chant'ra le mieux  
En filant la route  
Allons boire la goutte

On arrive auprès du Banc  
On évite les glaces  
Et on trouve assurément  
Une bonne place  
On sonde les brassées d'eau  
Pour s'y placer comme il faut  
L'ancre est étoquée  
La d'zure est haquée  
Prêt à mettre dehors  
Tribord et bâbord

Le lendemain au matin  
On crie houze houze  
Chacun s'éveille soudain  
Et chacun se houze  
On se houze promptement  
Pour haler les petits gants  
S'il y a dessus  
Cinq six cents morues  
Tout chacun s'agite  
D'haler au plus vite

Le halage terminé  
Chacun se dispose  
C'est pour aller déjeuner  
Ce qui n'est pas grand-chose  
Après ce joli repas  
L'ouvrage ne finit pas  
Du matin au soir  
Chacun son devoir  
Tout comme c'est l'usage  
Toujours grand courage

#### SCENE 4

ANTOINE / OFF

*« ... J'ai assisté hier à une scène bien pénible, révoltante même. Un mousse du nom de Enguerrand à eu son pied très abimé par sa botte ; le pied enflé, il n'a pu se chausser et est resté couché. Son absence aperçue par le capitaine, il l'a fait demander à sa passerelle pour le soigner, ensuite il a demandé à quelqu'un d'aller chercher les bottes du malade. Contraint de se chausser, après bien des efforts avant d'y parvenir, le gosse pleurait tant il souffrait, il a dû, pour diminuer le volume, enlever chaussettes et pansements : mêmes essais infructueux... Le capitaine, déchainé, lui a administré plusieurs calottes, le traitant de fainéant. Ne s'arrêtant pas là, il appelle Maresquier, qui a des bottes de 45, pour les céder au mousse afin qu'il se mette au travail. Il y a un mois que nous avons quitté la France, la sauvagerie commence !*

7 avril.

*Mer toujours grosse, même pêche.*

*Le jeune mousse blessé par sa botte est venu faire voir son pied aujourd'hui : pied pourpre et enflé. Il a fallu l'ouvrir, au bistouri, pus en abondance. Résultat : un trou sur le coup de pied, où l'on mettrait le pouce, les nerfs sont à nu.... »*

Ben dis-donc...

*Renaud arrive*

RENAUD – Tu sais lire, toi ?

ANTOINE – C'est ma grande sœur qui m'a appris..

RENAUD – Et tu lis quoi ? Des histoires d'amour ?

ANTOINE – Pas vraiment.. Ma sœur voulait pas que je m'engage pour les Grands Bancs, alors elle m'a acheté ce bouquin qu'est tout neuf : Ca s'appelle « Les bagnards de la mer »... C'est le bouquin d'un aumônier, le Père Yvon..

RENAUD – Ah oui.. T'aurais peut-être dû le lire avant d'embarquer, alors... ?

ANTOINE – Ouais, j'ai l'impression.

RENAUD – Mais non, laisse tomber ça, tu vas te foutre le moral à zéro !!Et puis, c'est pas toujours vrai ce qu'ils disent dans les livres, tu sais...,Des fois, c'est... exagéré !!!

ANTOINE – Ben, j'espère..

RENAUD – Pis nous, le capitaine, c'est un bon gars, non ? C'est ma septième campagne avec lui, j'ai pas à me plaindre.. Evidemment, le boulot est pas des plus facile, mais ça, tu le sais déjà..

ANTOINE - Moi, quand j'étais petit, j'aurais bien aimé être instituteur, apprendre à lire et compter aux gamins, ça m'aurait bien plu.... mais mes parents n'ont pas le sou, alors quand l'armateur, Mr. Cadiou, est passé à la maison à la fin de l'hiver... Ma mère encore m'aurait bien gardé avec elle, mais j'ai bien vu dans le regard de mon père... J'ai bien essayé de résister un peu, mais... Ah, finalement, je me dis que c'est peut-être le début d'une belle vie quand même...

RENAUD – Mousse cette année, pis l'année prochaine, si tu reviens, tu seras novice, et pis après matelot, encore plus tard second comme moi, et peut-être un jour capitaine !!!!

ANTOINE – Capitaine Antoine Bocher, ça sonne bien !

RENAUD – Pis tu sais, les tempêtes, les icebergs, les brouillards et tout ça, on en revient, hein ! Comme disait le père Leguern, un vieux terre-Neuva de Bréville : « Il meurt cent mille fois plus de gens dans un lit que sur un bateau ! »

ANTOINE – T'as sûrement déjà essuyé une grosse tempête, Renaud, non ?

RENAUD – C'est à Victor qu'il faut demander ça !

L'AMIRAL

La Minerve continuait sa route, vaillamment, et le beau temps aidant, les matelots, quand ils le pouvaient, pêchaient pour améliorer l'ordinaire... Ils montraient ainsi aux mousses comment prendre ces poissons, les assommer et les vider..

Et du coup, pendant quelques jours, quand la pêche avait été bonne, on entendait plus l'équipage chanter au maître coq :

OFF

*Des fayots, du lard bien rance*

*De l'acide pour cidre ou vin*

*Du biscuit pourri d'avance*

*De la daube à chaque matin*

AMIRAL

Pour ma part, le capitaine n'avait pas grand-chose à me reprocher. Sauf quelques engueulades avec le bosco, mais au final, je n'avais pas plus à souffrir que les autres sur ce bateau..

Ah non, Je m'étais pris d'amitié pour Antoine, que je trouvais courageux comme pas un.

Je lui avais enseigné quelques rudiments de médecine pour guérir la marque des coups, les coupures, les brûlures et même les gerçures et engelures qui viendraient dans le froid de Terre-Neuve...

D'ailleurs, nous étions au vingt-cinquième jour du départ et nous nous en approchions de Terre Neuve. On le sentait.

Le froid devenait de plus en plus vif, les nuits plus longues, les brouillards plus intenses et la mer, très agitée, charriait de gros glaçons ! Des icebergs pouvant atteindre 300 mètres de hauteur avec une base immergée de trois fois plus.

Le danger nous guettait à chaque instant et de toute part. C'est pourquoi, il faudrait ouvrir l'œil, manoeuvrer, louvoyer pendant des heures parmi les couailles et les bourguignons. C'est pas compliqué, on était soumis à une

manœuvre presque continuelle. Ah, petite précision de vocabulaire pour les terriens, les couailles, c'est comme qui dirait une étendue de petits glaçons au milieu desquels un bateau un peu costaud peut naviguer sans grands risques. Par contre, Les bourguignons, qui sont plats et peu apparents à la surface, sont très importants au-dessous des flots et donc très dangereux.

RENAUD

Enfin, après moult manœuvres et précautions, on était presque arrivé sur les grands bancs ; on allait pouvoir attaquer réellement la « grande pêche » ; mais, en attendant, Victor et quelques autres avaient demandé l'autorisation au capitaine de prendre les doris et d'aller chasser le veau marin ; la peau de cet animal étant employée par les habitants de Terre-Neuve à la confection de chaussures, de casaques et de casquettes, ils s'étaient dits que ça arrondirait un peu leur pécule. Les voilà partis ! Ils s'en donnaient à cœur joie quand soudain, mauvaise rencontre : sur une glace plate, une ourse blanche de trois à quatre cents kilos et son ourson !

ANTOINE – C'est quoi, cette histoire d'ours, Victor ?

VICTOR – Quelle histoire d'ours ?

ANTOINE – Renaud m'a dit que vous aviez tué un ours une fois, c'est vrai ?

VICTOR - Ben... C'est vrai oui... même deux, en fait !...

ANTOINE- C'est arrivé récemment ?

VICTOR – Oh... Il y a une dizaine d'année... J'avais encore jamais vu d'ours blancs de ma vie, ben là, j'ai été servi ! Et deux d'un coup !!! J'avais vu, du premier coup d'œil, l'extrême danger dans lequel on était, là. Mais, pas de panique ! La première chose à faire était de décharger nos armes à feu sur ces pauvres bêtes, parce qu'un ours, ça devient vite féroce, et y avait intérêt à se bouger !. De toute façon, on avait pas le choix : soit on les mettait hors d'état de nuire, soit on était bouffés...

Alors, j'ajuste la visée de mon fusil et je tire... les deux premiers coups...  
Pan ! Pan .

Et bien, crois moi si tu veux, l'ourse touchée par la balle se redresse sur son glaçon, pousse un grognement, se jette à l'eau avec l'ourson et passe à l'attaque. Ben j'te jure qu'on était pas fier, là !

ANTOINE – Vous étiez dans vos barques, un peu à l'abri quand même !

VICTOR – Tu parles, les doris, c'est fragile, fallait surtout pas la laisser nous aborder ! Son poids et sa force auraient vite fait de chavirer l'embarcation

avec ses occupants. Et dans l'instant présent, les occupants, c'était nous en l'occurrence !!!

Je prends les rames pour revenir en force vers La Minerve. Les autres en font tout autant, chacun décharge son fusil sur l'ourse, mais, manifestement, rien n'y faisait car elle gagnait de plus en plus de terrain et là, ça devenait grave !

Le cuir de ces animaux est tellement épais que les balles le pénètrent pas toujours. Non, non! pour que ça soit fatal, fallait viser les yeux, la laisser s'approcher et surtout ... pas la manquer !

Le mousse qu'était avec moi recharge les fusils, et là, je vise l'œil gauche tandis que le bosco, dans le doris d'à côté, vise le droit. On met un genou sur le plancher de la barque pour être plus sûr de la visée, et pan, pan ! Les deux coups partent presque ensemble ; mais voilà, y'a que l'œil droit qu'est atteint. Alors, la fureur de la bête se décuple malgré le coup qui l'a étourdie. Heureusement, voilà-t-y pas qu'autour de nous apparaissent les chiens terre-neuve du bateau qui, d'eux-mêmes, s'étaient lancés à l'eau et tout en se tenant à une respectable distance des ours, ils aboyaient pour détourner l'attention des ours!... d'ailleurs, c'est ce qui nous sauva et qui nous permis de nous éloigner un peu.

ANTOINE – Et alors ?

VICTOR – Ben, finalement, la blessure reçue à l'œil était mortelle et affaiblissait la mère ourse, ses réflexes devenaient plus lents. Alors je pris la résolution de décharger mon arme pour abréger l'agonie de la bête. Puis ce fut au tour de l'ourson. Terminé ! On l'avait échappé belle !!! les cadavres blancs furent remorqués jusqu'à La Minerve, hissés sur le pont et dépecés.

ANTOINE – Et vous les avez mangés ?

VICTOR - Les chiens, oui....Très peu pour nous ! Il n'y a que les esquimaux qui trouvent ça mangeable. Nous, il n'y a que l'huile qu'on a gardée et les peaux qu'on a mis dans la réserve, pour montrer tout ça au pays à notre retour ! Eh oui.. Souvenir, souvenir !

ANTOINE – Ouais... Ben, j'aimerais bien pas faire une rencontre pareille, moi !!

VICTOR – Ah tu sais, c'est pas le genre d'aventure qui t'arrive tous les matins... Nous, on a eu de la chance, l'histoire s'est bien terminée... C'est pas toujours le cas...



## La pêche à la morue / 2

On a souvent mal aux mains  
Fait par des piqûres  
Souvent des piqûres d'hains  
Forment des enflures  
On s'en va derrière là-bas  
En disant regardez-moi ça  
Le cap'taine dit c'est rien  
Tout ça va très bien  
Allons à l'ouvrage  
Faut prendre courage

On a quasiment toujours  
De terribles tempêtes  
Du brouillard du mauvais temps  
Et puis de la neige  
Et puis les mains abîmées  
Et puis toujours travailler  
Toujours tout crottés  
Toujours barbouillés  
Tout comme des vrais diables  
Métier détestable

### SCENE 5

L'AMIRAL

En cette année 1874, la banquise ne nous semblait pas si redoutable.  
La mauvaise humeur anglaise l'était davantage

*début musique marins anglais..*

quand la Minerve montrait ses trois mâts du côté du French Shore, on ne tardait pas à voir foncer sur nous une frégate anglaise. Il faut dire que Le French Shore était une partie de Terre-Neuve où l'on ne pouvait pas s'installer en tant que français, mais où la pêche nous était tolérée...

Je dis bien To-lé-rée !

Car en fait, c'était une véritable guerre d'usure. entre français et anglais.  
Sans arrêt, batailles, rixes, abordages se succédaient !

Chaque année que Dieu faisait, nous rendant tout travail impossible.

Alors, de guerre lasse, beaucoup d'entre nous abandonnèrent la pêche sur le

rivage français de Terre-Neuve et on prit l'habitude de se rendre plus au Sud.

### *Fin musique marins anglais*

29<sup>ème</sup> jour, La neige s'était mise à tomber et rendait encore plus difficile la manœuvre : on y voyait de moins en moins. Le capitaine semblait soucieux et avait recommandé la vigilance à l'homme du bossoir (le bossoir, c'est l'engin qui descend ou remonte l'ancre...).

A la nuit tombée, une angoisse indéfinissable planait sur tout l'équipage, pourtant composé en grande partie de vieux loups de mer comme moi. Confusément, on sentait un danger qui rôdait, d'ailleurs, une baisse subite de la température indiquait la présence de glaces dans les parages. On serra les voiles, à l'exception de celles qui pouvaient maintenir le voilier debout au vent et une veille silencieuse commença...

A chaque instant, on s'attendait au pire, c'est-à-dire voir surgir devant nous, brutalement, une muraille de glace ! si tel était le cas, ce serait l'écrasement, le navire éclaterait comme une coquille de noix, en quelques secondes, plus rien ne survivrait..

La nuit était longue, alors le capitaine nous fit distribuer une ration de rhum et de café bien chaud afin de nous donner du cœur, mais il savait que tous, si on avait eu à choisir entre une tempête et cette imparable menace des icebergs, tous, nous aurions opté pour le plus violent coup de vent, celui contre lequel on lutte, celui auquel même on succombe, après avoir usé ses forces à l'extrême.

### **Scène 5 bis**

RENAUD – T'as l'air bien soucieux, mon gars... Tu regrettes d'avoir signé, c'est ça ?

ANTOINE – Non, non.... J'ai juste un peu.... Il doit s'en passer des histoires pendant les campagnes, non ?

RENAUD – Des histoires ?.... Quelles histoires

ANTOINE – Ben... des bagarres, des mutineries, par exemple. Dans le bouquin que je suis en train de lire, ils en parle...

RENAUD – C'est vrai que tu lis des livres, toi ! Ouais... T'as de la chance...

ANTOINE – Vous savez pas lire ?

RENAUD – Je lis les cartes maritimes !! C'est déjà pas mal, non ? Et puis... Je sais lire, quand même ... assez pour m'en sortir, quoi... Mais, c'est sûr que ça m'aurait plu... Pas eu le temps... mousse à 12 ans, ça te laisse pas beaucoup de temps pour étudier la littérature et la philosophie..!!! Moi, la philosophie, je l'ai apprise sur les grands bancs... Et crois-moi, il en faut !

ANTOINE – Oui mais, ça existe quand même... Des fois... Les mutineries... des révoltes, quoi !

RENAUD – Des révoltes à bord ?... J'en ai jamais vu.. Bon, des fois, y'en a qui gueulent, c'est sûr !... Y'en a même qui déposent une plainte à la Marine en débarquant, c'est tout.. Mais ils reviennent l'année d'après !..

ANTOINE – Et des bagarres entre les gars ?

RENAUD – Aaah... Sur tous les bateaux, on se fout des fois sur la gueule.. Mais, c'est comme à terre, non ?..

ANTOINE – Oui, mais comme sur les bateaux, tout le monde a des couteaux, ça peut aller loin, des fois !

RENAUD – Oh.. Tu lis de trop, toi ! Hein ? Ca te monte à la tête, la littérature !

ANTOINE – Depuis plus de vingt ans que vous naviguez, vous avez dû en voir, quand même...

RENAUD – Vingt-six ans ! Et vingt-deux campagnes sur les voiliers ! J'avais douze ans quand j'ai embarqué, tu vois...

ANTOINE – Et durant tout ce temps-là, vous n'avez jamais vu de coup dur ?...

RENAUD – Bon... Ce serait mentir que de dire que j'n'en ai pas vu ! Tiens, il y a une dizaine d'année, sur un voilier au retour d'une campagne, y avait un homme qu'était pris de crise à cause de la boisson ! Il avait un peu forcé sur le rouge qui tache, comme souvent ! Le voilà qui se roule sur le pont, qu'il se tortille jusqu'à ce qu'il n'en puisse plus. On avait beau le remettre dans sa cabane, il ressortait et n'arrêtait pas de crier : « T'as beau te cacher, ma femme, je te vois, je vas te chercher !! » et y gueulait, y gueulait !!! Ca le reprenait tout le temps, on y faisait même plus attention.. Une nuit que j'étais de veille à la timonerie, je vois-t-y pas la porte du poste qui s'ouvre, et mon bonhomme qui court dans le noir en gueulant toujours : « Tiens bon, ma femme, j'arrive, j'vas te chercher !!! .. Et il a sauté, tout debout, dans la mer !!!

Une autre nuit, y en avait un qui titubait sur le gaillard d'avant... Plouf, le v'là qui tombe à l'eau ! Je le vois qui se débat le long du bateau, dans la lumière

du feu babord. Y avait la bouée tout près, je lui lance. « La tiens-tu ? » que je lui crie. « Oui, je la tiens ! »... J'y envoie un doris. On a retrouvé la bouée, mais pas le bonhomme.. Ce qu'on peut être bête quand on est saoul !!!

ANTOINE – Ca picolait beaucoup dans ce temps-là ! Moins maintenant, non ?

RENAUD – Sur les voiliers, au début, j'ai vu embarquer 1500 litres d'eau de vie pour 32 hommes et sept mois de mer. Ya eu des campagnes où on était noir tout le temps !! Mais, t'as raison, c'est fini tout ça !

C't'année, on n'a embarqué qu'une centaine de barriques de 220 litres de cidre, mais du léger, hein, faut pas qu'y tourne la tête ? Un peu de vin, un peu de gnôle (pour la gnôle, c'est moi qu'ai la clé !...).. et c'est tout ! Pis si ça manque, on peut toujours refaire le plein à St-Pierre...

ANTOINE – St-Pierre-et-Miquelon ? Quand est-ce qu'on y sera ?

RENAUD – Ben ça !.. Ca dépend déjà si les vents sont avec nous... Pour arriver sur les grands bancs, si ils sont de l'Est, on peut mettre quinze jours... et pis, si c'est vent debout, trois fois plus.. Allez mettons un mois, plus deux mois de pêche, t'as qu'à compter...

ANTOINE - On y sera au début de l'été, en gros....

RENAUD– C'est çà ! Si Dieu le veut...

#### CHANSON 4 « Ceux qu'on nommait les bancs »

Ceux qui ont nommé les Bancs  
les ont bien mal nommés  
ils en font des louanges  
ils y ont jamais été  
s'ils faisaient une campagne  
comme nous venons de faire  
ils diraient que Saint-Pierre  
c'est un pays d'enfer.

Quand on est en pleine mer  
pendant la traversée  
on tisse des haussières  
chacun a son métier  
le décolleur débourre  
et le trancheur dégage  
le saleur écarname  
le voilà justement.

La traversée finie  
sur le banc il faut mouiller

deux hommes dans chaque doris  
la morue faut pêcher  
si l'on arrive à bord  
et qu'on n'est pas chargé  
on vous envoie au diable  
doris et dorissier !

## SCENE 6

ANTOINE - Renaud, il y a quelque chose qui va pas ?

RENAUD - Ca va, ça va !! Je repensais juste à ce que tu disais tout à l'heure.. Les bagarres, les disputes à bord, etc... Je vais te raconter quelque chose, castor... Tu sais, moi j'ai pas de parents. J' ai jamais eu de père et ma mère est morte, j'avais cinq ans. La tante qui m'a élevé est brave mais son homme, j'aimerais mieux pas en parler. Il m'a jamais pardonné d'être meilleur élève que ses gosses, à l'école. Quand je suis parti comme mousse, j'avais quinze ans, campagne de pêche à Terre-Neuve par moins 40°, des vagues de plus de vingt mètres de haut...

ANTOINE - Vingt mètres ? La vache !...

RENAUD - Oui.. Eh ben, le bonhomme il a recommandé comme y faut à son frère qui était matelot à bord de me souquer la vis ! - lui, il n'a jamais voulu naviguer, c'est trop dur - Son frère, tu le connais, Isidore Houel qui s'appelle...

ANTOINE - Houel ? Ah oui, c'est celui que les gendarmes ont ramené à bord de force ?

RENAUD - Justement, je croyais qu'on ne le verrai plus.. Ca faisait au moins trois ans qu'il naviguait plus sur la Minerve, il était sur le « Jean-Marie-Blanche » Et puis, l'année dernière, je l'avais entendu dire qu'il en avait marre, qu'il n'embarquerait plus de sa vie... Mais quand ils reviennent de six ou sept mois de mer, ils disent tous ça en rentrant au port... Et puis voilà, Monsieur Cadiou l'a rembauché !...

ANTOINE - Il à l'air à moitié sympa, pourtant...

RENAUD - Tu parles... assez salaud pour paraître gentil, mais faux, fuyant, et capables des pires dégueulasseries. Méfie-toi de lui... Tu peux pas te

douter de ce qu'il m'a fait endurer quand j'étais mousse. Oh, pas devant les autres, il était trop dégonflé, mais en vache ! M'attendre à l'entrée du poste pour me flanquer des baffes, aider d'un coup de pied le roulis à renverser ma gamelle, chavirer le bidon de pinard après en avoir soutiré un quart ou deux et me renvoyer à la cambuse où je me faisais toujours engueuler, me piquer mon boujaron sous prétexte qu'un mousse ne boit pas....

ANTOINE - C'est quoi un boujaron, Renaud ?

RENAUD - C'est un gobelet en cuivre d'une trentaine de centilitres qui sert à boire le rhum !.. Enfin, tu vois... il avait été jusqu'à me faucher une bouteille d'apéritif sec dans mon caisson.

ANTOINE - Ca, c'est salaud !!

RENAUD - Je la gardais pour mon anniversaire, les copains savaient que j'allais leur payer le coup ce jour-là et ils m'ont accusé de l'avoir bue « en suisse » ! Alors tu sais « castor », s'il y en a qui te font des coups en vache comme ça, tu viens me voir, hein ? T'hésite pas !!! J'ai trop souffert de ces enflures qui se permettent tout, parce que c'est le seul pouvoir qu'ils ont sur le bateau, faire chier les mousses !!!! Eh ben « l'Zidore », par exemple, si un jour j'ai l'occasion de lui en retourner une, je me priverai pas !... T'as bien compris, castor ?

RENAUD - Oui, Renaud ! Merci....

## SCENE 7

L'AMIRAL

Ouais, ben justement, parlons'en du Zidore !!! à propos de bagarres entre les gars ou de trucs comme ça... ce matin-là, aux premières heures de l'aube, on commençait enfin à respirer : la neige avait cessé de tomber, mais il n'était pas encore possible de distinguer à une demi-encablure ce qui pouvait se présenter sur la mer. (ah oui, excusez moi, une encablure, c'est environ 1/10ème d'un mile marin, soit à peu près 185 mètres !...donc une demi-encablure ça fait une petite centaine de mètres, donc, finalement... pas beaucoup ! )

Bref... Donc, on allait bientôt arriver sur les zones de pêche, près de la banquise... C'est à ce moment-là que survint un incident... tragique : le

fameux Zidore... Isidore Houel, un matelot embarqué malgré lui par les gendarmes, se trouvait au poste d'équipage et nous avions eu, lui et moi, une altercation. Depuis quelques jours, il cherchait querelle à tout le monde ; ça avait déjà chauffé sérieusement avec Renaud, le second, il avait même brutalisé des mousses, et là, ça commençait à m'échauffer la bile. Le capitaine l'avait même menacé de le mettre en cage, à fond de cale. Cette perspective ne l'avait pas guéri, bien au contraire. Il était à bout de nerfs, devenu comme fou !

Mon perroquet à qui j'avais appris à répéter quelques mots pour la plus grande joie de tous, se mit à sortir toutes sortes d'injures

« T'es qu'un con ! Un salaud... » « Borrrrrrrrrrgnefesse ! »

Les mousses étaient pliés de rire, ce qui énerva encore plus Houel. Alors, fou de rage, il s'élança sur l'un des gamins ;

Alors je lui fis un croche-pied et il s'étala de tout son long sur le pont, parmi les restes de morues pas encore nettoyés. Il se releva avec la colère du fou, il était comme aliéné et avec une vigueur qu'on ne lui connaissait pas, il distribua coups de pieds, coups de poings à tous ceux qui se présentaient devant lui.

D'un coup de hachette, Il assomma même le bosco qui essayait de s'interposer et puis furieux, grimpa dans la mâture, malgré le froid et la neige. De son perchoir, il menaçait tout le monde, tout en coupant tout ce qui se trouvait à sa portée : poulies, cordages, manœuvres... tout! Au bout d'une heure, il s'arrêta épuisé. On le laissa tranquille provisoirement. Pendant ce temps, le jour était venu. La température restait basse et de gros blocs de glace venaient se briser sur l'avant du navire. L'éclaircie tant attendue vint vers midi. C'est alors qu'apparut, à plusieurs encablures, un énorme iceberg qui dérivait lentement. Le capitaine fit immédiatement mettre toutes voiles dehors afin de s'éloigner de ce redoutable voisin. Mais Houel, qu'on avait fini par oublier, recommença ses folies. Sa rage décuplait sa force et son habileté. Le capitaine demeurait très calme, scrutant la marche de la banquise tandis que Houel continuait à diminuer les possibilités du bateau. Il était treize heures, la nuit allait vite tomber. C'est alors qu'on vit le capitaine commander au second d'aller chercher les pistolets. Le second revint avec les deux pistolets et fit les sommations. A la première, on put croire que l'instinct de conservation allait sauver le malheureux, il parut s'arrêter tout interdit, mais vivement il reprit son incroyable manège, avec une agilité de singe, il descendait jusqu'au milieu de la mâture, puis remontait, continuant de tout saccager. Alors le capitaine, juge et partie par nécessité, arracha les pistolets des mains du second, ajusta le fou et tira. Houel reçut le coup et fut touché au cœur. Comme un pantin désarticulé, il tomba sur le pont avec un bruit sourd, le sang s'échappait des blessures, inondant les planches. Tout secours était inutile. Le capitaine, la mort dans l'âme, avait tué un de ses matelots !!

« - Victor (Victor, c'était moi).Victor, tu le feras mettre dans une toile, il

sera exposé sur le pont. Pavillon en berne. Il sera immergé demain. »

Puis, se tournant vers les hommes :

« - Allez vous autres, toutes voiles dehors et faites remplacer les poulies et les drisses endommagées... Tout danger n'est pas écarté, il nous faut nous éloigner au plus vite de ces parages maudits...»

Et La Minerve poursuivit sa route.

Les hommes avaient réparé rapidement le gréement, on atteignit les grands bancs dès le lendemain soir, au 37<sup>ème</sup> jour. On retrouva les autres granvillais et parmi eux « La belle Hélène ». Nous étions tous heureux de nous revoir ainsi plus d'un mois après le départ, c'était comme des retrouvailles. Les capitaines échangeaient des propos de bienvenue, s'invitaient, allaient manger le rata chez les uns et chez les autres. Duval, le commandant de La belle Hélène, apprenant l'histoire des sept gosses clandestins, en prit quatre à son bord, sans demander leur avis, ce qui fut un déchirement pour ces pauvres gamins ; leur cœurs étaient bien gros... enfin !!

Le temps de la pêche était venu. Chaque bateau avait son coin. Et sur une mer toujours en mouvement, avec des creux et des hauts incessants dans le froid le plus vif, deux par deux, on quittait le navire sur de frêles embarcations.

On s'éparpillait sur le Grand Banc, Banc de St-Pierre, sur Banquereau ou Bonnet Flamant. Les bancs de Terre-Neuve forment un ensemble de plateaux immergés situé de 20 à 100 mètres au-dessous des flots de l'Atlantique. Il faut dire qu'à cet endroit, la mer et l'air humide se confondaient, même par beau temps, et, le plus souvent, c'est la grisaille qui l'emportait. On n'y voyait rien dans ce brouillard épais et on pouvait se perdre facilement. Alors, on se racontait souvent les histoires les plus fantastiques et comment, une année, trente-deux d'entre nous se perdirent dans l'océan et la brume et ne revinrent jamais..

## SCENE 8

ANTOINE

42<sup>ème</sup> jour qu'on était en mer : Le capitaine, en fin limier des mers, connaissait les bons endroits et quand il jugeait que son bateau était arrivé sur les lieux choisis, il ordonnait de mettre en panne et de serrer la plupart des voiles, sauf bien sûr, celles qui étaient nécessaires pour se maintenir debout au vent. Dans un grand bruit de ferraille, les chaînes des ancres se dévidaient : l'objectif était atteint, la pêche pouvait débuter.

On était deux par doris, par le fait, deux dorissiers: le patron, Victor, et moi, l'avant. Victor était en quelque sorte le capitaine à bord.

Il me montrait comment boëtter les lignes, c'est-à-dire amorcer plusieurs centaines d'hameçons avec les escargots de mer (les bulots..) en putréfaction ! une horreur ! car l'odeur de la pourriture était telle qu'elle pouvait chavirer le cœur des plus endurcis, mais c'était le métier. Alors, on dévidait les lignes avec les fameux bulots empalés ; D'ailleurs, bien que pas maladroit, je me piquais souvent à ces ronces qu'il fallait démêler. Et puis, comme il faisait froid, les doigts endoloris par les gerçures devenaient malhabiles.

C'est comme ça qu'un jour, j'ai attrapé un phlegmon et que le chirurgien n'a pas eu d'autre solution que de m'ouvrir le doigt jusqu'à l'os. Dans ces cas là, il faut serrer les dents, boire une bonne rasade de rhum, et hop, ça passe. C'est pas le moment de s'attendrir! Parce que le travail ne manque pas et surtout .. n'attend pas .

La Minerve avait une douzaine de doris à son bord ce qui faisait 24 hommes à la mer qui s'éloignaient dans la brume et dévidaient leurs lignes, longues le plus souvent de deux kilomètres. Et pour les repérer, on leur mettait des petites bouées avec pavillon. Ce travail achevé, on rentrait au plus vite au bateau. C'était pas le moment de s'attarder dans ces eaux glaciales et coléreuses qui pouvaient nous en faire baver jusqu'à rendre l'âme... Et puis, il y avait le risque de se perdre dans cette purée de pois !

Et quand on repartait sortir les lignes, en pleine nuit, les doris tournaient en rond dans la brume, longtemps parfois, avant de tomber sur les pavillons. Ensuite, il fallait récupérer les lignes, les tirer sur les barques avec le poisson et pêche bonne ou mauvaise, on rentrait à force de rames pour hisser la morue sur le pont où le second notait les prises, et ensuite repartir, pour revenir et recommencer ; et tout ce manège pendant six longs mois!! Et puis, c'était pas tout : parce qu'une fois sur le pont, les poissons pêchés, il fallait les fendre, les aplatir, leur enlever les têtes et les jeter dans la cale pour la salaison... et tout ça dans le froid, le vent et l'humidité permanente ! Voilà comment s'écoulaient les jours et les semaines, un vrai travail de bagnard.

Et dangereux en plus !

C'est d'ailleurs cette année-là, 1874, que Renaud, le second failli y rester ! Comme dit le capitaine : Malheur à ceux qui n'entendent pas la corne de brume...

## RENAUD

Ce jour-là, dans mon doris, j'avais comme avant Ernest Britanis, de Coudeville-sur-mer, comme moi . C'était la fin de l'après-midi, on était partis à la recherche de nos lignes, déjà bien las par les aller-retour de la matinée. Le temps était maussade, la mer très agitée. Et puis, une brume humide et épaisse si bien qu'on avait perdu le trois mâts.

On cherchait, on cherchait.... rien en vue, pas de lignes. La houle devenait plus forte et nous menaçait sérieusement, mais, têtu comme pas un, j'm'obstinais quelque temps, alors qu'il aurait été plus prudent de rentrer au plus vite, car, soudain, en quelques minutes, la nuit tomba.. Alors là, avec terreur... on comprit qu'à moins d'un miracle, on ne retrouverait jamais La Minerve..

Dans le mugissement des vagues, on cherchait à entendre la corne de brume ou encore l'éclatement d'un coup de canon pour connaître la position du bateau.

Mais on se faisait pas beaucoup illusion et on avait déjà fort à faire pour simplement se maintenir sur l'eau.

Il n'y avait plus rien à faire, qu'à se poser au fond du doris et perdre le moins de forces possible. On savait ce qui nous attendait : sans nourriture, sans boisson, sans feu, dans le froid et sous les rafales de neige, on allait vers une mort certaine, d'autant plus cruelle qu'elle pourrait être lente. Déjà, on avait soif...

« - Ça me rappelle le Mont-St-Michel ! » que je lui dit au Ernest ;

Il ne comprenait pas ce que je voulais lui dire. C'est vrai que ça n'avait pas beaucoup de rapport mais pour échapper à l'immédiat, fallait que je lui raconte une histoire, me remettre en mémoire d'autres périls ;

« Un jour que j'étais à la pêche à pied dans la baie du Mont-St-Michel, je m'étais attardé comme aujourd'hui et je m'étais perdu. Enveloppé dans une brume épaisse, à couper au couteau, je m'étais couché sur la grève, attendant le flot : je m'étais dit que c'était le parti le plus sage, pour ne pas perdre des forces à tourner en rond sur le sable. Parce que j'avais compris à ce moment qu'il me restait qu'une seule ressource pour savoir où était la terre, connaître le côté mer ! Et quand la marée montante arriva, je pris mes jambes à mon cou, je courus devant la vague et avec une chance incroyable, je retrouvais la terre ferme ! »

Mais, en cette nuit affreuse, je me demandais bien si ma bonne étoile m'avait suivi. Ernest commençait à claquer des dents, je le sentais secoué de soubresauts inquiétants...

La nuit n'en finissait pas. On allait peut-être voir l'aube, le soleil!! Qui sait ? Ce serait si bon de mourir avec un peu de lumière dans les yeux... J'eu une pensée pour ces sept gosses clandestins, Antoine et ses compagnons de misère... pauvres victimes promises au désespoir d'une lutte inhumaine.. la mer et la méchanceté des hommes étaient plus fortes que tout... Pour ma part, je m'en irais comme je suis venu, inconnu, ignoré, dans l'indifférence de tous....

Et puis, à ce moment là, je sombrais dans le sommeil C'est un pâle rayon de soleil sur mon visage qui me réveilla.

Ma première pensée fut pour mon voisin, Ernest. J'essayais de savoir ce qu'il devenait et de la main, je cherchais à le toucher. Je sentis sa rude vareuse

et je remontai jusqu'à son visage hirsute et là, malgré moi, un cri m'échappa ! j'étais couché à côté d'un cadavre, rigide et froid. Et puis soudain, comme par enchantement, je vis une tête d'homme penchée sur moi et senti une gourde appliquée à mes lèvres... Le goût du rhum me revint et je compris alors que quelqu'un était enfin venu à mon secours.. C'était tout bonnement des matelots de La Belle Hélène qui avaient trouvé ce canot à la dérive sur leur route et nous ramenèrent à bord de la Minerve quelques heures plus tard et je fus accueilli avec grande joie. Antoine qui croyait bien ne plus me revoir et qui m'avait pleuré comme un père disparu, ne put s'empêcher de me témoigner ce qu'il ressentait. Il se jeta dans mes bras comme un éperdu ! sacré gamin !

## CHANSON 6 / « Sur le grand banc »

Sur le Grand Banc c'est la bataille  
Loin du clocher  
Souvent le désir vous assaille  
De tout larguer  
Mais quand à la famille on songe  
Le front courbant  
Au courage on met une ralonge  
**Sur le Grand Banc**

Matelots qui craignez les engelures  
Couvrez vos doigts  
Sous le gel et dans la saumure  
On a bien froid  
Mais un bon boujaron vous r'tappe  
Et sous le caban  
C'est vigoureux que les coeurs battent  
**Sur le Grand Banc**

C'est pas un métier bien prospère  
Celui d'pelletat  
On l'prend comme l'a pris notre père  
Tapons dans l'tas  
Et quand vient l'heure de la retraite  
Et du ruban  
C'est pas la jeunesse qu'on regrette  
**C'est le Grand Banc**

Y a toujours des galopins d'mouses  
Qui veulent y v'nir  
D'autres qu'on élingue sans secousse  
Pour les punir  
S'ils pleurent parfois l'pays des pommes  
Ces p'tits forbans  
Ils deviennent presque tous des hommes  
**Sur le Grand Banc**

Aussi terriens vous qui sans trève

Vivez en paix  
Pour les pêcheurs qui marchent et crèvent  
faites souhait  
Non pas qui r'vient avec des rentes  
Et pour tout l'temps  
Mais qu'ils s'échappent au vent qui vente  
**Sur le Grand Banc**

## SCENE 9

L'AMIRAL

On était maintenant fin septembre. Nous avons vendu une bonne moitié de la cargaison à St-Pierre-et-Miquelon. Nous avons aussi consacré quelques jour à nous ravitailler en sucre, rhum, café, farine, lard et légumes frais. Et le 30 septembre très exactement, toutes voiles dehors, La Minerve quittait le port de St-Pierre et cinglait vers la France. Les hommes chantaient à pleins poumons : Granville nous attendait avec impatience.

PATRICK

La campagne terminée  
à Fécamp faut rentrer  
revoir les jolies filles  
que nous avons laissées  
leur raconter nos peines  
tout ce que nous avons souffert  
et leur dire que Saint-Pierre  
c'est un pays d'enfer.



Huit jours ainsi passèrent. La Minerve naviguait sous une brise bien soutenue. Dans ces conditions, on pouvait espérer rallier le vieux continent

en douze ou quinze jours. Mais, parfois, certaines contrariétés peuvent toujours survenir et vous retarder d'une dizaine de jours. Et justement, le neuvième jour, ce fut la panne.

L'océan était passé « au calme blanc » : pas un souffle, pas une ride, une vraie mer d'huile. Les voiles battaient lourdement contre le gréement, au désespoir de tous.

Et, par expérience, on savait très bien qu'on pouvait rester ainsi sans bouger plusieurs semaines. Il fallait nous armer de patience. C'était difficile, les hommes avaient besoin d'action, et d'ailleurs, sans l'autorité et l'énergie du capitaine, de nombreuses bagarres auraient éclaté.

J'avais prévenu les mousses :

« - Quand on les voit doubler leur chique et leur ration d'eau-de-vie, méfiez-vous les gars, c'est que ça va pas ! Ils risquent de s'en prendre à vous, parce que vous êtes les plus jeunes, c'est comme ça ! »

Et puis, au cinquième jour d'arrêt, le thermomètre baissa et soudain, survint la première risée de vent annonçant sans doute une forte bourrasque. Enfin, toute compte fait, un grain valait mieux que l'inaction et chacun fut bientôt paré pour y faire face.

Le vent, de plus en plus puissant, gonflait les voiles et on prenait de la vitesse, comme pour rattraper le temps perdu. Et puis, la brise devint irrégulière, tantôt forte, tantôt faible, ce qui laissait présager un sale coup, alors qu'on n'était plus qu'à quatre ou cinq jours des côtes de France.

Et puis, en moins de temps que de le dire, à trois heures de l'après midi précisément, le baromètre indiqua « tempête » !... comme on dit « la mer d'huile avait tourné au vinaigre » : des vagues, profondes de quinze mètres et plus, venaient se donner au travers du navire, d'énormes paquets de mer embarquaient et submergeaient tout le pont et rejoignaient même les hommes dans la mâture.

Alors, le capitaine réduisit la vitesse, fit serrer la misaine et appuyer la grande vergue. Et le navire, à 9 ou 10 miles à l'heure, continua sa route tant bien que mal.

Mais c'était pas fini ! V'la-t-y pas que vers minuit éclate un gros ouragan venu du sud, sud-ouest.

Des masses d'eau énormes s'abattent sur le bateau avec une violence inouïe. Les hommes s'agrippent comme ils peuvent. Quelques uns même tombent à la mer sans qu'il soit possible de les secourir ! Le petit foc ... arraché et

emporté comme un fétu de paille, et puis tout le côté du vent de la misaine, pourtant serrée.

Alors, la mort dans l'âme, le capitaine commande sur le champ, de couper le mât d'artimon qui entraîne dans sa chute le grand perroquet. Dans ces conditions, chaque coup de hache était un exploit pour les hommes, mais chaque mutilation nous frappait tous au cœur, habitués au respect de notre voilier.

« La Minerve » penchait dangereusement et ne se redressait pas pour autant. Tout craquait et hurlait à la fois. Il fallait d'urgence couper le grand mât. Mais le capitaine ne voulait pas s'y résoudre et essaya quand même de le sauver en faisant couper les rides des galhaubans du vent du mât de hune. Alors, vlan ! celui-ci tombe dans un grand fracas, entraînant par le fait le petit perroquet, le petit hunier et le bout-dehors du grand foc.

..... Crois-moi, au petit matin, devant l'ampleur du désastre, tout l'équipage était abasourdi, anéanti. La plus grande partie de la mâture était tombée sur les doris et les embarcations de secours et une voie d'eau s'était même ouverte à tribord. Le capitaine Le Bellec tint conseil avec ses officiers et le second et comme les hommes de barre lui avaient signalé « La Brévillaise », à quelques encablures, ils décidèrent par signaux, de faire connaître leur détresse et de demander assistance.

## RENAUD

- « Etes-vous d'avis, messieurs, que la partie est perdue ? Faut-il abandonner le navire ? »

Tout le monde fut unanime pour quitter le navire au plus vite. Tout le monde... sauf Victor ! parce que lui plaidait pour continuer à se battre ! Mais c'était peine perdue, on ne l'écoutait pas...

« C'est décidé, dit le capitaine, on part. On a fait tout ce qui était possible pour sauver « La Minerve ». Je resterai à bord le dernier. Tout se passera bien ; allez, que Dieu vous protège... ! »

Pendant ce temps-là, la Brévillaise s'était rapprochée et avait fait mettre des baleinières à la mer pour les sauver. Toute la matinée se passa en va-et-vient entre le bateau sauveteur et le naufragé.

Bientôt, ne restait que le capitaine et une vingtaine d'hommes. Les mousses, des gamins, étaient partis en premiers comme il se devait. Mais Victor, profitant de l'affolement et la précipitation du départ, s'était discrètement

faufilé dans sa cabane (c'est comme ça qu'on appelait nos lits, encastrés dans des espèces de petites cabanes au fond du bateau).

Résolu à rester à bord !

Soudain, il entendit quelqu'un qui revenait sur ses pas et s'éclairait avec un briquet.

ANTOINE - Je ne t'avais pas vu embarquer, j'étais sûr que t'étais resté en bas.. »

VICTOR - Et moi, je te donne l'ordre de foutre le camp et tout de suite ! Quand tu seras sur La Brévillaise, demain à l'aube, tu diras au capitaine que je suis resté seul à bord et que nous nous reverrons à Granville, s'il plaît à Dieu ! Sinon, tu diras à ma Jeanne que ma dernière pensée a été pour elle. T'as compris ? Allez oust, Antoine, si t'es un copain, tu obéis et tu me rends ce service. Demain, tu avertis le capitaine et avant huit jours, tu parleras à ma femme, n'oublie pas ! Au revoir, petit ! »

RENAUD

Le capitaine jeta un regard circulaire sur le bateau et quitta le bord le dernier, selon les bons usages...enfin, croyait il !

Le lendemain, le beau temps était revenu. La brévillaise filait tranquillement sept nœuds. Et là, à l'appel, Le capitaine s'aperçut qu'il manquait cinq hommes. : quatre avaient été vus tombant à la mer, mais le cinquième, Victor Lecourt, le cinquième avait disparu, personne ne se souvenait l'avoir vu tomber par-dessus bord.

Alors, Antoine, incapable de tenir sa langue, fini par raconter qu'il était resté seul à bord..

« - Le malheureux, il ne s'en tirera pas »!

« C'est vrai que s'il réussit à ramener La Minerve à Granville, selon la loi, elle sera pour lui ? »

le capitaine coupa court si on peut dire :

« Lecourt est resté sur la Minerve, il est fou allié, il n'y a pas d'autre d'explication !!!... »

L'AMIRAL

Moi, resté dans ma cabane, je me laissais aller au roulis et au tangage du bateau.

J'avais bloqué le gouvernail, et bercé par les langueurs océanes, je me disais que dès que je pourrais, je ferais le point. La Minerve, doucement, dérivait à un mille à l'heure, on était pas arrivé !

Heureusement que dans la cambuse, il y avait cent fois plus de provisions qu'il n'en fallait pour moi et les bêtes restées à bord : deux terre-neuves, étaient restés, fous de joie d'avoir un compagnon de voyage et mon perroquet qui jacassait à n'en plus finir !!! j'étais en bonne compagnie.

mais ce n'était pas le tout : il fallait chercher quelques voiles de rechange et remplacer quelques vergues (oui, la vergue est une pièce de bois où est attachée la voile!).

Enfin, le lendemain, à midi, je fis le point, mit le gouvernail dans la bonne direction et je me remis au gréement.

Et avant la nuit, j'eus l'immense plaisir de voir deux petites voiles porter plein ! Dans le ciel, l'étoile polaire brillait.

J'ai fourbu de travail, je m'endormis sur le pont, enroulé dans une couverture !

Dans le ciel, l'étoile brillait !!!

Le jour venu, je repris mon dur labeur ! J'avais calculé qu'à cette allure de mi-dérive, j'en aurais au moins pour trois semaines à atteindre la côte normande. Alors, je me remis à l'ouvrage et je réparais encore quelques toiles et fabriquais deux ou trois vergues de fortune.

Ainsi, Au cinquième jour, le Minerve pouvait filer de trois à quatre nœuds. Cette vitesse me suffisait. Car doucement mais sûrement, je me rapprochais des côtes de France.

La houle était légère et le beau temps persistait, j'avais de la chance, enfin, et pouvait laisser vagabonder mon imagination : puisque le capitaine avait fait abandon du navire, c'était devenu pour moi une prise, j'aurais droit à un tiers de la valeur du navire et des marchandises, les deux autres tiers devenant propriété de l'état, lequel transigerait avec l'armateur. D'ailleurs, tout se règlera devant la commission des prises à Paris. Moi, j'avais décidé que garder pour moi et Jeanne le tiers de la valeur du bateau et de laisser à mes camarades et au capitaine le prix des marchandises.

Après deux ou trois jours de navigation tranquille, je sentie d'un coup qu'une tempête allait s'élever, les signes avant-coureurs ne trompaient pas. Et comme la vieille sagesse qui sommeille chez tout gars normand l'avertit qu'il ne doit pas courir trop de gros risques sous peine de tout perdre, je me dis que le plus simple, c'était d'aller au plus près et le plus près, c'était Brest !

Je me souviens que je fis une entrée très remarquée dans la rade, j'étais glorieux comme un amiral.

Quand le Commissaire de Marine monta à bord, avec l'aplomb d'un vieux capitaine, Je fis savoir mes droits sur l'épave que j'avais sauvée. Puis par la malle de Rennes, j'avertis ma femme et mes amis que j'arriverais bientôt dès que les réparations le permettraient.

Et ce fut le 25 octobre 1874 que je fis mon entrée dans Granville. Une foule immense m'attendait, enthousiaste et bruyante...

Jeanne était au premier rang et monta la première à bord...

J'entendais la foule crier :

TOUS « Vive l'amiral ! Vive l'amiral !!! Amiral Victor Lecourt »

« - Amiral Victor Lecourt ! »

L'AMIRAL

Amiral ! Je n'allais quand même pas repartir sur les grands bancs !!

1874 fut donc ma dernière campagne.

Eh oui... Dur métier que celui de Terre-neuvas !

Malheur à ceux qui n'entendent pas la corne de brume !

OFF

... Et lorsque vieux dans ma chaumière, fumant ma pipe au coin du feu Ma mémoire ira en arrière, remémorant les jours heureux Dans mon vieux cœur à l'agonie, je garderais toujours toujours Le souvenir de la Minerve, c'est là Que j'ai passé mes plus beaux jours.

Chanson ( LA Mé ....)